FLEURS : CŒURS.

"Ivi è'l seno un di quei chè'l planger giova".
(Petrarca).

Ne cueillez pas la fleur qui sur votre chemin
S'épanouit sans crainte et sans désir de plaire;
Laissez au papillon, à l'abeille ouvrière
Son miel et son parfum; ils les prendront [demain.

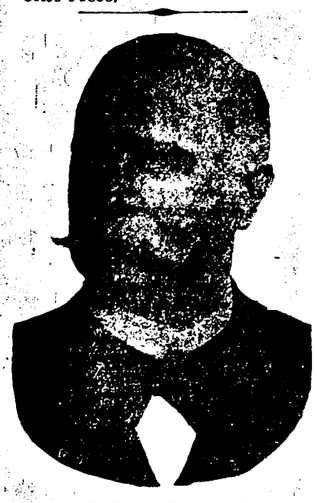
Oh! ne la cueillez pas d'une distraite main,
Si vous n'avez chez vous, dans un coin de [lumière,
Un vase de cristal empli d'eau fraîche et [claire
Où bientôt brillera son calice serein.

N'effeuillez point, hélas, le suave mystère
De sa frêle corolle aux vents et sur la terre
Que vont fouler vos pas; laissez au mendiant

Qui passe sans espoir, la radieuse aumône
De ce calice d'or, encensoir chatoyant
Qu'une vierge offrira peut-être à la Madone.

CONSTANT BEAUVAIS.

Octobre 1898.



M. LE BARON DE COURCEL.

M. le baron de Courcel, sénateur de Seine-et-Oise, est remplacé à l'ambassade de Londres par M. Paul Cambon, ambassadeur à Constantinople, comme nous l'avons déjà annoncé.

C'est sur les instances du ministère des affaires étrangères que M. de Courcel n'a pas résigné plus tôt ces hautes fonctions, comme il en avait à plusieurs reprises manifesté l'intention. Mais les conditions mêmes dans lesquelles il avait été nommé à Londres lui faisaient un patriotique devoir de céder à ces instances. M. de Courcel avait été solicité, en effet, de remplacer à Londres M. Decrais, alors qu'une période de difficultés semblait s'ouvrir entre le gouvernement français et le gouvernement anglais. Le règlement de ces difficultés, qui comprenaient particulièrement la question du Niger, prit plus de temps qu'on ne le pensait d'abord. S'il aboutit enfin à une solution heureuse pour les deux pays, c'est en grande partie à l'autorité particulière que s'était acquise M. de Courcel par son adresse conciliante et sa courtoisie que la France et l'Angleterre le doivent.

M. PAUL CAMBON.

M. Paul Cambon, qui succède à M. de Courcel à l'ambassade de Londres, est né le 20 janvier 1843.

Il a débuté, dans la carrière administrative, en 1871, comme secrétaire des Alpes Maritimes. Il passa ensuite à Marseille et devint préfet de l'Aube en 1872. Il fut ensuite nommé inspecteur général des enfants assistés du département de la Seine. Puis il occupa pendant quelques mois les fonctions de préfet du Doubs.

Enfin, en 1877, il devint préfet du Nord, et il occupait encore ce poste lorsqu'en 1882 il fut nommé résident général a Tunis. Il se consacra avec activité à l'organisation du protectorat français et fit d'utiles réformes; mais certains actes de son administration lui créèrent des conflits avec le général Boulanger, dans lesquels le gouvernement donna raison à M. Cambon. Néanmoins, pendant le ministère du général, il fut relevé de ses fonctions en Tunisie.

Promu ministre plénipotentiaire de première classe en 1884, M. Cambon fut envoyé comme ambassadeur à Madrid en 1886, puis il passa en 1890 à l'ambassade de Constantinople, où il remplaça M. de Montebello.

M. Paul Cambon a remplacé, comme académicien libre, M. Calmon à l'Académie des sciences morales et politiques. Il est commandeur de la Legion d'honneur.

M. Paul Cambon est le frère de M. Jules Cambon, gouverneur général honoraire de l'Algérie, ex-ambassadeur à Washington.

EN MANŒUVRES.

(NOUVELLE INEDITE.)

Pourquoi, cette année-là le régiment changeait il d'itinéraire? Caprice du grand chef, brusque décision du ministre de la guerre?

Un matin, dans le paisible petit bourg de V...., on avait reçu la nouvelle qu'un régiment d'infanterie passerait là et logerait chez l'habitant. Et tout de suite une émotion était née qui allait grandissant à mesure que l'heure approchait.

C'était, à chaque maison, des apprêts de fête; la somnolente quiétude faisait place à une impatience joyeuse et, dès le matin du grand jour, on guettait l'oreille tendue, le piétinement des soldats.

Dans le salon gris à rideaux empesés, aux meubles de velours jaunes, aux portraits de famille de tons éteints, Mlle Paula Darbus et son frère essayaient un écarté. Mais les allées et venues de Suzette Darbus distrayaient son père et sa tante.

Affairée la jeune fille allait de ci de là, multipliant les préparatifs, courant des chambres d'amis, où des fleurs d'automne mêlaient leur âcre parfum à une fade odeur de moisissure et de renfermé, à la cuisine, où se préparait un dîner fin.

Si toutes les jeunes filles échafaudaient sur ce passage de troupes des rêves fous d'avenir, Suzette, elle, dans la sagesse de ses vingt-deux ans, n'en espérait qu'un peu de gaieté, un peu de vie nouvelle éveillant la vieille maison. Les teintes fades du salon, le gris ambiant des choses parmi lesquelles Suzette avait grandi semblaient avoir déteint sur elle, fané à l'avance et à jamais son teint pâle de blonde, terni ses grands yeux.

Mais ces longues heures d'attente enfiévrée animaient son visage, l'embellissaient d'un peu de jeunesse retrouvée.

A six heures seulement le régiment paraît. Tambour battant, clairon sonnant, drapeau flottant, il fit son entrée.

Debout sur le seuil de sa maison, entre son père et sa tante, Suzette regardait défiler les *petits bleus*. Un frisson nouveau la réveillait mieux encore, mieux encore éclairait ses yeux, rosait ses joues.

Les soldats poussiéreux, tirant la jambe, se sont redressés; d'un coup d'épaule le sac est remonté, le fusil relevé.

En avant!

Et tant de joie brille dans les yeux curieux fixés sur le régiment qui passe; on voit si bien que, pour un rien, les mains se tendraient toutes prêtes à l'amicale étreinte, que les soldats trouvent joli l'aspect de la ville, reposantes les vues d'intérieur par les portes larges ouvertes, et les officiers sur leurs chevaux caracolent, avec des bruits d'acier heurté, de cuir froissé, avec des airs de victoire.

* * *

Comment cela s'est-il fait? Des deux officiers que devaient loger les Darbus, un seul s'est présenté. Un beau garçon, d'allures cassantes qui s'est incliné devant Mlle Paule, a souri à la robe blanche de Suzette, salué M. Darbus et, s'excusant de ne pouvoir accepter le dîner, a couru, heurtant ses éperons, rejoindre ses camarades dans le meilleur hôtel de l'endroit.

Alors tous trois se sont regardés attristés: M. Darbus regrettant la bonne causerie espérée; Mlle Paule l'inutilité de son dîner si bien soigné et Suzette.. elle ne savait quoi.

Dans l'écurie, les soldats étendaient la paille qui leur servirait de lit. Ils plaisantaient entre eux, riaient d'un mot jovial et drôle.

Un seul répondait mal aux propos joyeux. Très mince, très frêle, avec des yeux d'enfant dans son visage brun, le petit soldat, sa paille étendue, s'éloigna de ses camarades, s'assit à l'écart et tristement, avec dans les regards la nostalgie des choses quittées, attendit l'heure de la soupe et l'heure du sommeil, du bon sommeil qui délivre l'esprit, le laisse s'envoler, courir ici et là, à son gré.

"Père, dit Suzette, il a l'air malade, ce soldat.

—Non, dit tante Paule, il semble plutôt dépaysé que souffrant. C'est peut-être un pauvre garçon qui n'est au régiment qu'en passant, pour ses treize jours."

Tous trois encore regardèrent.

Le soldat indifférent restait immobile: ses yeux erraient distraitement autour de lui, de grands yeux noirs qui rencontrèrent soudain les yeux gris de Suzette. Alors une idée brusquement vint à la jeune fille:

"Ma tante, ne le laissons pas coucher sur la paille. Donnons-lui la chambre de l'officier qui ne vient pas!

* * *

Le petit soldat accepte la chambre, accepte aussi le dîner que Mlle Paule, entraînée par je ne sais quel élan attendri, lui a offert.

Le voilà à table en face de Suzette. Il parle peu d'abord, puis s'apprivoise et confesse combien dur lui semble son métier de soldat, combien il regrette la vie quittée. Mais de cette vie même, il ne dit rien et Suzette cherche à se l'imaginer.

Elle suppose une mère très amante, inquiète sans doute à cette heure; une sœur aussi, peut-être, peut-être de son âge à elle. Les yeux noirs du soldat, à mesure que s'avance le dîner rencontrent plus souvent les yeux gris de la jeune fille et voilà que Suzette aussi, comme sans doute à cette heure ses amies, Suzette ébauche un rêve, vague encore. Presque malgré elle, elle demande:

"Est-ce que le régiment passera par ici au retour des manœuvres?

—Je crois que oui, mademoiselle.

Et les yeux du *petit bleu* s'éclairent du reflet des yeux de Suzette.

* * *

Dans le grand lit blanc, au fond de l'alcôve sombre, le petit soldat ne dort pas. Il a des remords.

Il lui semble qu'il a volé quelque chose, il ne sait quoi. Il aurait dû refuser cette chambre, refuser ce dîner. Mais non, ce n'est point en cela qu'il est coupable. Ce que la conscience lui reproche, c'est le respect humain qui a clos ses lèvres, l'a empêché de dire à ces braves gens qu'on l'a pris au séminaire pour faire de lui un soldat.

Au séminaire!

Il revoit les salles d'études, les réfectoires, la petite chapelle où le grand Christ tout blanc, sur sa croix noire, le regarde tristement d'un lourd regard de reproche.

Pourquoi n'a t il rien dit? Pourquoi?

Et voilà qu'il s'aperçoit avec terreur qu'il a honte du séminaire — et sa vocation lui semble lointaine, effacée, comme une chose rêvée que le réveil dissipe.

Tout tremblant, il essaye de prier. Mais son esprit distrait revoit toute sa vie, sa vie d'orphelin qui, jamais, n'a connu la douceur du foyer et, à cause de cela, sans doute, ne l'a pas désirée. Lorsqu'il était tout petit, son tuteur, un prêtre, lui a montré la voie du sacerdoce comme la seule où il dût marcher. Il s'est incliné sans regrets pour des choses qu'il n'avait pu connaître, et se défendait de rêver.

Maladif, retardé dans ses études, il voyait passer devant lui de plus jeunes élèves, résigné, très doux, jamais découragé.

Maintenant, il lui semble qu'un voile s'est déchiré qui lui cachait la vie. Il lutte contre lui même, et très tard seulement il s'endort. Mais le rêve le tente encore, le trouble davantage et des larmes se glissent entre ses paupières closes, des larmes de remords peut-être, des larmes douces aussi, parce que sur lui, caressant et prometteurs, il revoit les bons, les doux yeux gris de Mlle Suzette.

* * *

Dans le jour à peine naissant, le régiment s'est reformé.

A peine Suzette, en peignoir blanc, toute embellie d'espérances nouvelles, a-t-elle pu dire au revoir à leur hôte de hasard.

Au revoir!

Et sur la route grise, où l'aube met des reflets roses, les épaules endolories sous le sac très lourd, l'ame plus endolorie encore, le séminariste soldat à pas lourds soulève la poussière.

Un coteau;

On le gravit allègrement dans la matinée fraîche. Des buées légères traînent de ci, de là dans les plis de terrain; des oiseaux, effrayés par cette armée en marche, volètent éperdûment dans les taillis côtoyés.

Halte.

La manœvre va commencer.—

Sur la route que l'on domine on voit s'aligner les manchons blancs de l'ennemi. Il faut leur couper la route.

Sans entrain, l'esprit ailleurs, le petit soldat tiraille. Et voilà que le bruit de la poudre peu à peu le réveille. Des idées de gloire s'ajoutent aux pensées d'amour et plus noir, plus triste, d'une sévérité de prison lui apparaît le séminaire.

Sol—sol do sol, sol do sol—do do mi mi, do sol....

La charge!

A travers champs, à travers bois on dévale la côte.... Ah! la bonne griserie dans l'air vif, étincelant de rayons! La belle journée qui se prépare!

Un cri sourd—la chute rude d'un soldat.... Les autres, lancés en avant, le piétinent.... Seul, le séminariste s'accrochant d'une main à un arbre, s'est arrêté. Les autres sont passés et le soldat tombé gît sur le sol face à terre. Avec d'infinies précautions son camarade le relève.

Ah! qu'elles sont loin ses chimères! Il ne pense plus qu'à ce corps immobile entre ses bras. Le blessé a les yeux fermés, les narines serrées dans une crispation douloureuse. Un mince filet de sang paraît entre ses lèvres entr'ouvertes. Le séminariste appelle. Un traînard l'entend par bonheur qui vient à son aide. Tous deux lentement, cherchant à éviter la moindre secousse, remontent la pente raide.

Sur le chemin là-haut paraissent les voitures d'ambulance.

Le major est introuvable. Un infirmier examine le blessé. Le filet de sang augmente.... Les yeux s'ouvrent remplis d'épouvante sous les paupières qui battent nerveusement.

"Il est fichu!" mâchonne l'infirmier.

Alors, dans un sanglot, le séminariste-soldat tombe à genoux. Il prend sur sa poitrine un christ de cuivre, le pose sur les lèvres bleuies du mourant. Il se sent gagné par la grande leçon de la mort et flétris, brisés, s'envolent ses rêves d'une heure. En lui à jamais s'éteint cette ardeur de vie dont un instant son âme s'est troublée et, non plus comme une geôle, mais comme un asile béni revient la vision paisible du séminaire.

Le cœur du blessé a cessé de battre... Alors dans la calme beauté de ce matin rayonnant, pour lui autant que pour le mort, le jeune homme pleure et prie, et sa voix s'élève, suppliante et douloureuse: "Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur!"

* * *

Suzette ne sut jamais rien de ces choses, parce qu'en revenant le régiment prit une autre route.

Le reportage américain.

Le reportage américain, célèbre depuis longtemps par le luxe et la rapidité de ses informations, a réalisé des prodiges pendant la guerre qui vient de mettre aux prises l'Espagne et les Etats-Unis. Un des grands journaux de New-York recevait à lui seul, de Key-West, 25,000 mots par jour ce qui, à raison de 25 centimes par mot, lui faisait une dépense quotidienne de 1,250 fr. Les autorités espagnoles confisquant les dépêches suspectes, les reporters établis à Cuba étaient obligés d'user de stratagèmes pour faire passer des nouvelles à leurs journaux. Ils télégraphiaient par exemple: «Envoyez vite 500 dollars. Attends instructions.» Le censeur espagnol ne voyait là qu'une innocente requête et se félicitait de voir ainsi l'argent affluer dans la malheureuse colonie. Il laissait donc passer la dépêche qui, arrivée à New-York, était traduite en ces termes: «Bataille. Le «Viscaya» coulé. La flotte américaine est au large de Porto-Rico.» «500 dollars» auraient signifié le «Cristobal-Colon» et «700», l'«Amiral-Oquendo». «Câblez vos ordres», au lieu de: «Attends instructions», aurait voulu dire que la flotte américaine battait en retraite. Un chiffre semblable, convenu d'avance entre le reporter et son directeur, prévoyait ainsi toutes les éventualités. Pendant toute la durée de la guerre, chacun des journaux d'Amérique a fait d'énormes sacrifices pour arriver à être mieux et plus vite renseigné que ses confrères. Tous les reporters avaient un crédit considérable ouvert à leur nom chez les banquiers des villes où ils étaient envoyés. Ils avaient l'ordre d'être partout au premier rang. Plusieurs tombèrent sous les balles espagnoles et l'un d'entre eux, s'étant faufilé dans l'état-major américain pour voir hisser sur la citadelle de Santiago le drapeau étoilé, faillit être fusillé pour avoir soufflété un général qui lui reprochait en termes un peu vifs sa présence indiscrète; heureusement pour lui, le général, après un moment de fureur, se décida à lui pardonner cet excès de zèle professionnel. Avant la campagne, les services d'informations avaient été déjà merveilleusement institués auprès du Congrès de Washington et, dans tous les journaux de New-York, les typographes attendaient jour et nuit. On cite comme un prodige d'activité le tour de force d'une des feuilles new-yorkaises qui, trois minutes après avoir reçu la dépêche de son correspondant, envoya dans les rues des crieurs avec une édition spéciale annonçant la déclaration de guerre.

DEFINITIONS.

L'amitié.

La salle d'attente de l'amour.... quand on est jeune, le débarcadère quand on est vieux. En voiture messieurs, partez mais n'arrivez jamais.

La vertu.

Le supplice de Tantale accepté volontairement.

L'encre.

Poison dangereux.... Peut être son contre-poison.

Savant.

Esprit qui possède le superflu et manque souvent du nécessaire.

Célibataire.

Monôme!

Bébé.

Petit être qui ne se nourrit que de la vie.... des seins.

UN POETE

XLV

Oui, ces derniers chapitres sont le terme de notre trop long vagabondage à travers champs.

Mais, comme nous le disions dans l'un des chaptires précédents, c'est bien à St-Jacques, en 1854, croyons-nous, que nous avons vu le poète Alexandre Barde pour la première fois, dans la maison hospitalière du Docteur Pierre Lafon, et en compagnie de bons Français, presque tous morts à cette heure et tout naturellement oubliés.

Vivre un jour, passer et mourir, voilà la vie.

Et que reste-t-il de vous?

Où sont allés vos chants, vos croyances, vos espérances, vos illusions et vos rêves?

Mais nous vous affirmons que la maison du Dr Pierre Lafon, à St-Jacques, dans ces temps de vieille Louisiane, alors qu'on parlait français avec le cœur aux lèvres, était une maison bien hospitalière et connue de tous. Les portes en étaient toujours ouvertes.

Le Dr Pierre Lafon, du reste, n'était pas un homme ordinaire, un de ces médecins à qui le diplôme donne souvent de l'importance et de la suffisance, et qui ne comprendront jamais que la thérapeutique est l'art d'aider la nature.

Bien que libre penseur avec le «peut-être» de Rabelais et le «qui sait?» de Montaigne, il disait comme Ambroise Paré: «Je l'ai soigné, Dieu l'a guari.» Le Dr Pierre Lafon, à vrai dire, aimait fort Rabelais, qui fut un très grand médecin, un savant comme il en est peu et un bon curé. «Bene agere ac loctari» était sa devise, qui ornait sa cheminée en grosses lettres noires, et que l'un de nous avait traduite ainsi: «Bien faire et vider son verre».

Car on ne buvait pas d'eau chez le Dr Pierre Lafon.

Les enfans du Lot, dont Cahors est la capitale, sont les descendants directs de Noé, et c'est dans un verre de vin rayonnant qu'ils voient l'arc-en-ciel du salut.

Le Dr Pierre Lafon, représentant du peuple à l'Assemblée législative et républcain de bonne marque, avait tout naturellement été proscrit par le Coup d'Etat du 2 Décembre, et c'est en Louisiane, ainsi que nombre de mécréants de son espèce, qu'il était venu demander l'hospitalité qui ne se refuse pas et que l'on paie parfois très largement. Car les exilés ne sont pas des parasites, et si vous me donnez l'asile, le séjour et la terre, en retour de cette terre dont je ne posséderai peut être qu'un petit morceau après ma mort, je vous donne mes bras, mon intelligence, mes sentiments, mon dévouement et mon travail.

Et vous, vous qui vous vous rappelez ces temps, qui n'avez point oublié, ou qui pouvez bien être les fils, n'êtes vous pas prêts à témoigner que tous ces Français d'hier, docteurs, professeurs, écrivains, artistes, artisans, marchands, ouvriers et autres, n'ont point été des parasites et qu'ils ont bien payé le droit d'avoir ici un peu de soleil pendant leur vie et un peu de terre après leur mort?

Et les prêtres?

Faut-il les oublier?

XLVI

Car vous pouvez être un libre-penseur, c'est-à-dire un homme qui veut examiner et penser librement en toute matière,—ce qui n'est pas, croyons-le bien, une négation impie et déraisonnable, car la liberté et la raison sont plutôt de nature à affirmer la vérité—et vous pouvez aussi être de telle ou telle église, de telle ou telle école philosophique, stoïcien ou de l'Académie de Platon; mais si vous êtes de ceux qui croient aux devoirs, à la morale, à la justice, au bien, au beau, à l'élévation de l'homme par la vertu, au courage, au dévouement, à l'honneur, à cette admirable et divine charité qui ne se contente point de donner des sous aux pauvres, mais qui, dans toute la tendresse d'un cœur vraiment chrétien, est affectueuse et généreuse pour tous, courageuse contre toute misère et toute souffrance, dévouée devant toute affliction et toute douleur, sans haine, sans dégoût, sans lassitude, supérieure à toutes les qualités de l'esprit qui sont peu de chose ou qui ne sont rien à côté d'elle, plus haute que la science dont les bornes sont connues et fatales, et qui ne damne jamais, il vous faut bien reconnaître que le prêtre, le prêtre selon l'Evangile et selon Jésus, est l'homme du bien, de la morale, de la justice et de la civilisation, mais de la civilisation véritable, celle qui ne met point la force brutale au-dessus du droit, qui n'honore pas le marchant pour sa fortune, qui ne glorifie point les gens pour leurs vices, qui ne justifie pas la condition des parias et des misérables, qui est humaine, qui est généreuse, qui est juste, qui ne condamne point, qui ne proscrit pas, qui a horreur du sang et qui voit dans l'humanité une grande famille dans laquelle chacun de nous a droit au soleil, à la terre, au travail, à la famille et à la vie.

Car le christianisme, dans toute l'orthodoxie de sa doctrine, nous semble bien être quelque chose de semblable. Il n'est pas la doctrine des forts contre les faibles.

Mais ce sont bien des prêtres, et des prêtres français, qui ont fait une partie de la bonne œuvre de civilisation dans la Louisiane jadis française, et si leurs églises, devant des préjugés que le temps seul emporte, doivent se montrer prudentes et sages, ces églises n'en sont pas moins les seules où chacun peut entrer, s'asseoir, prier et recevoir un Dieu qui ne se refuse à personne et qui permet à chacun de nous de l'appeler son père.

Est-ce à dire que ces prêtres français aient des titres supérieurs aux autres et qu'il faille les honorer davantage?

Ce n'est point là notre pensée, et nous parlons d'eux comme nous parlerions des autres hommes; mais comme ils ont commencé l'œuvre et qu'ils la continuent dans le même esprit, c'est à eux que l'honneur revient.

Puis, voyez-vous, tout en ne voulant pas faire du Français un homme exceptionnel, plus noble et plus beau que les autres, il nous faut pourtant dire que la langue française est la plus chrétienne de toutes les langues.

XLVII

Or, disions-nous, en ces temps-là et ce jour-là, il y avait fête d'amis dans l'hospitalière demeure du Dr Pierre Lafon, notre amphitryon et notre doyen.

Et ces amis étaient tous Français et tous Gaulois.

Car l'on ne saurait être un Français véritable sans être Gaulois, et la race latine n'a jamais dominé en France, même dans la Provence des troubadours.

Ils étaient tous républicains aussi, avec des nuances qui ne s'affaiblissaient pas dans le doute, mais qui s'affirmaient plutôt dans l'énergie de la conviction et de la révolution. L'âge, en passant sur eux, ne les avait point assagis ou ossifiés.

Et faut-il dire que ces hommes, lettrés sinon savants, instruits sinon supérieurs, d'éducation certainement, étaient professeurs, précepteurs, instituteurs, maîtres d'école ou marchands de participes?

Que vouliez-vous qu'ils fussent? comme dit Corneille.

Ils n'étaient point voleurs, et ils ne possédaient pas le métier que Jean-Jacques Rousseau voulait apprendre à son Emile.

Au reste, pour couper au plus court, voici leurs noms, si nous avons bonne mémoire:

Alexandre Barde, Elisée Reclus, Eugène Dumez, L. de Montluzin, Biarnès et celui qui barbouille ces lignes d'une main affaiblie par l'âge et dans le crépuscule d'une vie à-peu-près inutile.

Barde était le poète, le poète qui chante, sympathique à tous, qui a des vibrations de cœur superbes, dont la strophe est éclatante et puissante, qui facture l'alexandrin à la façon des maîtres, à qui Victor Hugo lui-même aurait dit: Frère.

Elisée Reclus, alors précepteur chez M. Septime Fortier, le brave et libéral planteur qui mourait ces jours derniers à la Nouvelle-Orléans, était le polyglotte, le linguiste, le savant, celui qui parle sans peine «de omni re scibili», à qui nulle chose n'est étrangère ou inconnue. Elysée Reclus, jeune encore et cherchant la voie de son génie, parlait le français en Français, l'allemand mieux qu'un Allemand, l'anglais à rendre les Anglais jaloux, et les langues mortes étaient vivantes dans sa bouche. Une femme seule et une lettrée, à la Nouvelle-Orléans, a eu ce don merveilleux des langues. Mais Elisée Reclus, alors pythagoricien sévère, vivait de légumes et ne laissait pas tomber dans son verre plein d'eau une goutte de vin de joie et de gaîté. C'était une faiblesse que Barde ne comprenait pas et que nul de nous ne comprenait.

Eugène Dumez était l'écrivain, le journaliste, le polémiste et l'habile critique. Les articles de son «Meschacébé» étaient autant de petits chefs-d'œuvre d'une langue parfaite et d'un art sans effort. Ils avaient la clarté, la précision et la force. Dumez était un admirable causeur, et comme il était fils de la Côte d'Or, il avait du bourgogne dans sa langue et dans son style.

Biarnès, de Montluzin et le barbouilleur ici présent étaient tous les trois professeurs au vieux Collège Jefferson, un instant Collège de la Louisiane.

XLVIII

Mais ces hommes et ces Français, qui se sont jadis, il y a près d'un demi siècle de cela, rencontrés et connus dans un petit coin de la vieille Louisiane, que sont-ils devenus avec le temps qui emporte tout et qui ne respecte rien? Où sont-ils? Combien en reste-t-il encore?

Trois, croyons-nous, sont vivants.

L'ex-professeur Gentil, qui ne reverra point sa France et son Blésois, rame philosophiquement des choux dans son jardin de St-Jacques. Il radote comme les vieillards, en attendant la fin inévitable et prochaine.

L'ex-professeur de Montluzin, plus vivant sans doute, mais touché par l'âge, somnole et s'endort aux molles brises de la Baie St-Louis. Mais le vieux Lorrain, lui non plus, ne reverra plus la France aimée et mourra avant que la justice de demain ait fait de nouveau flotter le drapeau de la France triomphante sur les murs de Metz reconquise et rendue. Luné-ville, pourtant, n'aura point été allemande.

Elisée Reclus, toujours un peu proscrit et errant, est quelque part en Europe, en Suisse, en Belgique, à Londres ou ailleurs. Mais Elisée Reclus, le grand géographe et le savant, n'est point resté un inconnu, et son nom est désormais à l'abri de l'oubli et de l'obscurité.

Mais les autres!

Le professeur Biarnès, poète à ses heures, malade du désir de sa patrie, a été mourir dans un coin ignoré de celle qui ne se remplace pas et que l'on regrette toujours.

Le Dr Lafon, lui, après une longue vie de luttes, d'agitation, de travail, de hauts et de bas, de choses qui sont douloureuses, d'illusions que perd la foi la plus robuste, peut-être de doute final, bien que le cœur de l'homme ait été généreux et grand, n'est point mort sur la terre étrangère. La France, qui avait eu sa pensée et son dévouement, a eu ses os.

Mais Dumez, le sage et le paisible, après une vie heureuse de famille, mais trop courte, puisqu'il n'a pas vu grandir ses enfants, a été frappé mortellement par le fléau jaune de la Louisiane, et les restes de ce proscrit de cœur et de talent, de cet homme et de ce Français qui eut la grande douleur du désastre de sa patrie, reposent tout près d'ici, sur les bords du puissant fleuve américain, dans le modeste cimetière de Saint-Jean-Baptiste.

Et Barde, le poète Barde?

Celui-là n'a point eu de famille.

Il a dû mourir, déjà âgé, quelques années après le douloureux évanouissement du rêve confédéré, mais avant le deuil français, et dans l'une des paroisses des Attakapas, probablement à St-Martin, à la Côte Gelée de son ami le major Saint Julien; et si le major a laissé des fils, ces fils pourraient peut être dire en quel lieu Alexandre Barde est devenu la poussière que nous devenons tous ici-bas, grands ou petits, bons ou mauvais, mais tous pauvres mortels de quelques jours de joies douteuses et de misères certaines.

Qui donc est heureux ici bas, et qui donc le sera jamais et pourra le dire en croyant au bonheur?

Naître, souffrir et mourir, voilà la vie, et l'espérance elle-même est une douleur.

Mais le nom d'Alexandre Barde est maintenant oublié; les chants du poète sont perdus, et la Louisiane d'aujourd'hui ne sait plus rien de la Louisiane d'hier.

J. GENTIL.

FIN.

Le renflouage des navires de guerre espagnols

Presse Associée.

Washington, 29 octobre — Le constructeur naval Hobson est arrivé de Philadelphie, où il prit part à la célébration du jubilé de paix.

Il s'est rendu cette après-midi au bureau naval pour donner des explications sur l'état dans lequel se trouvent les navires de guerre espagnols sur la côte de Santiago, sur les progrès des travaux entrepris pour les renflouer et sur les chances de succès.

On dit qu'une somme d'un million de dollars serait nécessaire pour continuer les travaux, et le secrétaire de la marine désire connaitre les chances de succès avant d'autoriser une aussi forte dépense.

Le département de la marine agira d'après le rapport des chefs du bureau naval à la suite des explications données par le constructeur Hobson.

Traité postal.

Presse Associée.

Washington, 29 octobre — Sir Julian Pauncefote, ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis, et M. Smith, directeur général des postes, ont signé aujourd'hui un traité relatif aux colis postaux entre les Etats-Unis et la colonie anglaise de Trinidad.

Ce traité est rédigé dans la forme usuelle des traités de l'union postale universelle.

Soldats blessés.

Presse Associée.

Lexington, Kentucky, 29 octobre—Les soldats Lants Peech et Ed. Swadley, du deuxième régiment du Missouri, ont été blessés par des chevrotines, la nuit dernière, sur une ferme, près du camp Hamilton. Le premier est grièvement blessé.

Les hommes prétendent qu'ils allaient visiter des jeunes dames quand un inconnu a tiré sur eux.

La question des stations navales à Cuba et à Porto Rico.

Presse Associée

Washington, 29 octobre—Le Département, qui s'est beaucoup préoccupé de se procurer un site et un quai, pour la station navale de Honolulu, n'a pas montré la même activité, en ce qui concerne Cuba.

On prétend que le Département ne tient qu'à s'y procurer des stations de charbon sur quelques points de la partie méridionale de l'île, à Guantanamo par exemple, ou quelque part du voisinage

Il n'en est même pas question, pour Porto-Rico qui n'en aurait pas besoin. Les officiers de la marine disent que la Havane est une ville malsaine; ils ajoutent que la station de Key West est suffisante et répond à tous les besoins de la situation.

La cause des délais dans la formation du ministere.

Presse Associée

Paris, 29 octobre—Les journaux, ici, déclarent que les délais apportés dans la constitution du ministère proviennent de la difficulté du choix du ministre de la guerre.

Si M. de Freycinet refuse le portefeuille de la guerre, on pense que M. Dupuy ne trouvera pas un général qui veuille l'accepter.